

*Anthropologie et communication,
selon Marc Augé¹, Jacques Perriault²
et Yves Winkin³*

Entretiens avec Pascal Lardellier

*Université de Bourgogne &
Laboratoire sur l'image, les médiations
et le sensible en information-communication (LIMSIC)*

MEI. — MEI est une revue universitaire centrée sur les sciences de l'information et de la communication. Dans vos réponses, vous pouvez bien sûr entendre la communication, tout à la fois, comme processus interpersonnel et social, et comme ensemble de techniques. Pourriez-vous nous décrire brièvement quels sont votre formation intellectuelle, votre parcours, vos objets de recherche, et les rencontres, théoriques et humaines, qui ont marqué votre carrière... ?

Marc AUGÉ. — J'ai d'abord fait des études de lettres classiques (ÉNS, Agrégation) ; je me suis intéressé parallèlement aux sciences humaines et à l'ethnologie, sous l'influence de Georges Balandier qui a été le directeur de ma thèse d'État. Mon premier terrain est l'Afrique de l'Ouest (Côte-d'Ivoire, puis Togo). Dans les années 1960-70, les deux grands paradigmes de référence étaient le marxisme et le structuralisme. Mes interlocuteurs villageois africains, à la fois par leurs relations de pouvoir, leurs rapports de force et leurs interprétations de la maladie et du malheur, m'ont conduit à porter une attention particulière aux événements, au langage et au quotidien. D'un autre côté, les prophètes-guérisseurs qui étaient et sont encore très actifs me faisaient mieux comprendre que l'anthropologie comme regard sur le présent est directement concerné par le contexte de ce qu'elle observe : dès la période coloniale, ce contexte n'est plus exclusivement local.

Sans doute est-ce la raison pour laquelle je n'ai pas senti comme une rupture l'intérêt que, à partir des années 1980, j'ai porté plus particulièrement à mon environnement direct, mais aussi à divers terrains d'Amérique Latine, sans renoncer pour autant à l'"africanisme".

¹ Directeur d'études à l'ÉHÉSS (École des hautes études en sciences sociales)

² Professeur de sciences de l'information et de la communication, Université de Paris x (« Nanterre »)

³ Professeur de sciences de l'information et de la communication, École normale supérieure de Lyon

Jacques PERRIAULT. — Dans le temps même de mes études en économie, j'ai travaillé sur des questions de traduction automatique de l'allemand en français (j'avais étudié à Berlin et je parlais allemand), puis de russe en français. Je passai ensuite à l'automatique documentaire, sous la direction de Jean-Claude Gardin et intégrai dès sa création le Centre de calcul de la Maison des sciences de l'Homme, puis l'ÉHÉSS. L'intérêt très relatif que je portais à l'économie, telle qu'on me l'avait enseignée, s'était vite dissipé au profit d'autres sciences humaines, où l'on expérimentait divers apports de l'ordinateur. De Gardin, je retins l'attitude mesurée à l'égard de l'informatique, à n'appliquer que lorsqu'on dispose d'un modèle formel préalable de l'objet à traiter, ce qui revient au chercheur en sciences sociales et non pas à l'informaticien. Le livre que je publiai en 1971, *Éléments pour un dialogue avec l'informaticien*, caractérise ma position : le chercheur en sciences humaines et l'informaticien ont des identités distinctes et coopèrent sur un pied d'égalité. Mais, dans la réalité, l'informatique a joué le rôle du pot de fer. Un pot de fer "aveugle", si j'ose dire, car l'emprise de l'informatique sur les sciences sociales dans les années soixante-dix a relevé d'une logique de domination par les mathématiciens. Les artisans de cette conquête ne tinrent pas compte des abandons, des découragements, des détournements et des substitutions que les chercheurs opéraient dès lors qu'ils ne succombaient pas au charme de l'analyse en composantes principales. À bien des égards, l'enthousiasme servile de commande à l'époque rappelle les invocations actuelles au "e-quelque chose". Aussi la recherche de repères intellectuels et de milieux échappant à cette emprise fut-elle importante pour moi. Des auteurs déterminants furent pour moi André Leroi-Gourhan, qui alerte dans *La mémoire et les rythmes* sur les langages formels, l'audiovisuel, qui sont en train de quitter l'Homme, Bertrand Gille, qui mettait la technique à sa juste place dans l'histoire qu'il en publia, Dell Hymes, qui s'interrogeait sur ce qu'est l'usage de l'ordinateur (*The use of computer*, ouvrage collectif qu'il publia en 1965). Le milieu dont je me rapprochai fut celui des anthropologues (sociaux), dynamiques à l'ÉHÉSS. Je rejoignis alors leur séminaire, le GALT, où se trouvaient notamment Gérard Althabe, Marc Augé, Maurice Godelier et Nathan Wachtel. L'étude de la technique en tant que rapport social examiné dans ses pratiques effectives me convenait bien, car la stricte fonctionnalité de l'outil n'y masquait ni son rôle symbolique ni les aléas de ses utilisations. Gérard Althabe s'intéressait à l'industrie et Marc Augé aux médias, domaines très proches du mien. Dans cette ambiance, je conçus que l'usage d'un outil répondait souvent à une logique autre que celles des concepteurs, des réalisateurs et des vendeurs, échappant ainsi à tout déterminisme.

Yves WINKIN. — J'ai eu la chance de bénéficier, dans les années 1970, d'une formation à la fois en Belgique et aux États-Unis, à la fois en communication et en anthropologie, à la fois proche de Bourdieu et de Goffman. Les sciences de l'information et de la communication se sont institutionnalisées en Belgique bien avant la France. Après un Premier cycle en philosophie, je suis entré en "Arts de diffusion", comme on

disait à l'époque à l'Université de Liège. Des copains m'avaient parlé avec admiration de leur maître, le sociologue de la littérature Jacques Dubois. J'ai tout de suite été séduit par sa modernité, à la fois dans ses préoccupations et dans son ton, ses gestes, ses expressions. Il m'a proposé de faire sous sa direction une enquête sur les éditeurs belges de langue française. Ce travail est devenu mon mémoire de fin d'études mais aussi l'amorce d'une série d'études sur ces « *producteurs symboliques* » bien particuliers. Si je fais allusion à une expression de Bourdieu, c'est que Jacques Dubois m'a également suggéré d'aller suivre le séminaire du maître à l'ÉHÉSS. Nous étions en 1975 ; je prenais le train à Liège à 7 heures ; j'arrivais à Paris à 11 h 30, le cœur battant. Je me rendais au séminaire de Bourdieu, je n'osais parler à personne, et je rentrais le soir même. J'étais heureux et fier. Je n'ai cessé d'être très impressionné par Bourdieu, autant l'œuvre que la personnalité. Ce n'est pas un hasard si j'ai publié nombre de textes dans *Actes de la recherche*, si je me suis joint au duo liégeois (Pascal Durand et... Jacques Dubois) qui a organisé en juillet 2001 le « Colloque Bourdieu » à Cerisy, et si j'édite avec Bourdieu un recueil de textes de Cicourel, à paraître au Seuil en 2002.

Mais il y a l'autre branche de ma formation, américaine cette fois. À 18 ans, j'étais parti un an dans une famille américaine. Je me suis mis en tête de revenir aux États-Unis après mes études universitaires en Belgique. Ce que j'ai fait avec une bourse, qui m'a permis de faire un *Master* en communication à l'*Annenberg School for Communication* de l'Université de Pennsylvanie, de 1976 à 1978. En faisant mes entretiens avec les éditeurs belges, j'avais été très frappé par la mise en scène de certains d'entre eux, du genre : « *écoutez, j'ai dix minutes à vous donner, je suis débordé* », alors que mon interlocuteur n'avait pas de montre au bras. La découverte fortuite de *La mise en scène de la vie quotidienne* de Goffman, qui venait de sortir chez Minuit, m'a emballé : ce sociologue me disait que ce j'avais observé n'était pas juste de l'anecdote amusante mais de l'ordre social en miniature. Je voulais donc suivre les cours de Goffman à Pennsylvania. Mais son séminaire coïncidait avec celui d'une autre figure imposante, Ray Birdwhistell. J'ai opté pour celui-ci, qui est devenu mon directeur de mémoire de maîtrise. L'Université de Pennsylvanie a rassemblé dans les années 1970 un extraordinaire aréopage d'anthropologues, de linguistes, d'ethnolinguistes. Quelques *graduate students* de l'*Annenberg School* et du Département de folklore se réunissaient régulièrement pour échanger leurs notes de cours et leurs impressions sur Goffman, Labov, Hymes (dont j'ai suivi tous les cours et séminaires). Fabuleux. C'est de cette formation intensive que j'ai tiré la *Nouvelle communication* ; c'est encore en grande partie sur cet acquis que je fonctionne aujourd'hui.

Rentré en Belgique, j'ai reçu un mandat du Fonds national de la recherche scientifique, grâce à Paul Minon, un sociologue généraliste à l'ancienne mode, qui me « protégera » pendant la phase d'écriture de la thèse et au-delà. Je retournerai régulièrement à Philadelphie, et je suivrai notamment le séminaire de Goffman chaque année au mois de mai. Le

reste du parcours est classique : après une carrière de chercheur d'une quinzaine d'années, je serai invité à, pour ne pas dire obligé de, quitter le FNRS pour devenir enseignant à temps complet en "Arts et sciences de la communication" à l'Université de Liège. C'est ainsi qu'au début des années 1990, je lancerai une orientation « Anthropologie de la communication » au niveau du Deuxième cycle, en insistant sur toute l'importance d'un travail de terrain de quelques mois au moins. Les études étaient finalisées par un mémoire de maîtrise d'une centaine de pages. J'ai été surpris par l'enthousiasme des étudiants, dont nombre ont produit de remarquables travaux, alors que le temps de formation avait été très bref. Mais j'ai été très déçu par l'accueil de certains collègues – au point que j'ai préféré en 1999 réduire mes activités à l'Université de Liège à trente heures de cours par an et tenter l'aventure de la refondation de l'ÉNS « Lettres et sciences humaines » à Lyon.

MEI. — Communication et anthropologie... ? De prime abord, comment qualifieriez-vous le rapprochement de ces deux disciplines ? Et comment peut-on à votre sens les articuler, de points de vue théorique, problématique et méthodologique ?

Marc AUGÉ. — Pour être franc, je ne me suis jamais posé explicitement la question du rapport entre les deux disciplines. Simplement, il m'est arrivé très naturellement de rencontrer chez les spécialistes de la communication des interlocuteurs privilégiés – et en tout premier lieu des chercheurs comme Jacques Perriault et Yves Winkin (quant aux travaux de Daniel Dayan, que j'ai rencontré plus tard, ils m'intéressent pour des raisons qui constituent ma réponse à la question suivante). Les raisons du rapprochement entre anthropologie et communication me paraissent claires. L'anthropologue étudie, entre autres, des faits particuliers de communication. Plus exactement il étudie d'une part les conditions dans lesquelles les autres (ceux qu'il "observe") communiquent entre eux, la grille symbolique dans laquelle sont pris leurs échanges (grille qui donne également un sens aux relations de pouvoir et aux situations inégales), d'autre part les conditions auxquelles lui-même peut se faire entendre de ces autres et les entendre. Il fournit donc aux spécialistes des études de cas, des exemples. La "désexotisation" de l'objet anthropologique ne peut qu'accélérer le rapprochement entre les deux disciplines : au cœur de l'objet anthropologique, il y a, à mon avis, la relation (entre l'un et l'autre, l'un et les autres, les uns et les autres) telle qu'elle se conçoit et s'institue, se symbolise, si l'on veut. Les sciences de la communication ont le même objet, mais en spécifient les manifestations. La différence est très relative, car les spécialistes de la communication ne se limitent pas aux échanges verbaux et les anthropologues sont parfois obligés de présenter des études de cas qui les font sortir des considérations générales sur le système symbolique de telle ou telle culture pour en apprécier plus concrètement et particulièrement les conditions d'effectuation.

Jacques PERRIAULT. — L'anthropologie offre une approche particulièrement intéressante des faits de communication. À l'exception de Marc Augé, Marc Abélès, Yves Winkin et quelques autres, les anthropologues

abordent toutefois ce domaine avec timidité, laissant ainsi le champ libre aux sciences de l'information et de la communication. Les deux disciplines entretiennent à la fois un rapport de complémentarité et un autre, de substitution. Je m'intéresse plus particulièrement aux faits d'information et de communication qui recourent à des technologies électroniques et informatiques. J'observe la dynamique de l'adoption d'un outil et de son usage sur le terrain avec une méthodologie hybride qui emprunte d'une part à la psychologie cognitive, pour appréhender les mécanismes intellectuels mis en jeu, et d'autre part, à l'ethnologie, car ce processus ne peut ni être isolé du milieu global où il se produit (entreprise, quartier, etc.), ni segmenté dans le temps, sa durée dépendant des utilisateurs et s'imposant au chercheur. L'anthropologie me fournit des apports pour :

- l'étude de la représentation de l'outil, de ses usages, des projets qui l'impliquant renvoient à la société globale, par ce qui la légitime, par ce qui en définit l'usage social, par les mythes, croyances et opinions qui la sous-tendent. À cet égard, les apports de Pierre Bourdieu dans *Un art moyen, la photographie* et dans *Esquisse d'une théorie de la pratique* sont précieux. Mais la distinction que pose Maurice Godelier entre idéal et matériel, ses observations des effets sur leurs rapports sociaux que provoque l'introduction d'outils modernes chez les Baruya, le rapport homme/femme, par exemple, pour la découpe de la viande, sont d'une grande utilité, précisément en raison de la prise en compte de la société globale.
- l'observation rapprochée de l'acte technique avec une mise en perspective, qui suppose une information permanente sur la globalité du terrain où il s'exerce. L'acte technique est en partie inracontable, ce qui nuit à la fiabilité des méthodes d'entretiens et d'enquête *a posteriori* et conduit à l'observation *in situ*. Seul l'œil exercé de celui qui l'a déjà pratiqué sait alors discerner chez l'acteur, d'une part, les formules stéréotypées qui renvoient à un discours de convention, d'autre part, les pratiques symboliques dans la chaîne opératoire (Haudricourt, Cresswell, Lemonnier).
- Les modalités d'introduction et d'intervention sur le terrain. L'observateur biaise souvent par sa présence les usages qu'il observe du fait d'un statut et d'un rôle mal déterminés. Les ethnologues ont une longue expérience de négociations préliminaires entre chercheurs et observés, de sorte que soient définies clairement les conditions dans lesquelles ils coopèrent, en pratiquant d'ailleurs d'éventuels dons et contre-dons.

Yves WINKIN. — Ces deux "disciplines" n'en sont pas au même degré de maturation et ne sont donc pas vraiment comparables. Elles ne jouent pas dans la même division. L'anthropologie a plus d'un siècle d'histoire derrière elle ; la communication, du moins en Europe, essaie encore de se trouver une légitimité. Tout se passe dès lors comme si l'anthropologie, en vieille discipline noble, ne voulait rien savoir de ce

qui se passait en dessous d'elle et comme si les sciences de la communication, qui se sont gorgées pendant des années de psychologie sociale et de sociologie, ou encore de linguistique et de sémiologie, ne pouvaient plus rien absorber.

Cela dit, il est évident que les deux disciplines ont beaucoup à recevoir l'une de l'autre. Sans doute d'abord sur le plan méthodologique. La démarche fine de l'anthropologie, fondée sur l'observation participante et l'immersion longue dans un milieu donné, convient très bien aux sciences de la communication, dont les objets, de plus en plus diversifiés, se prêtent de moins en moins aux investigations classiques, fondées sur les enquêtes et les analyses de contenu. Ce qui ne signifie pas qu'il faille faire de l'ethnographie la panacée méthodologique universelle. Ainsi, il n'est vraiment pas aisé de concevoir une approche ethnographique des comportements et des discours sur la "Toile".

Ensuite sur le plan théorique. L'anthropologie a produit au fil des années des concepts qui me paraissent toujours très opérationnels. Les sciences de la communication ont là à leur disposition un vivier notionnel important. Je songe en particulier à la construction théorique de "performance" – mais même des notions aussi écrasantes que celles de "culture", de "rituel", de "don, contre-don" peuvent se révéler efficaces, parce qu'elles ont fait l'objet de multiples bains de jouvence au cours des vingt dernières années.

Enfin, sur le plan des problématiques que les deux univers disciplinaires peuvent aborder ensemble, en conjuguant leurs efforts. Quand Michèle de la Pradelle étudie les espaces marchands en anthropologue, je me sens tout à fait en harmonie avec les questions qu'elle se pose, parce que la communication – interpersonnelle, interculturelle – est au cœur de son propos. Les anthropologues ont toujours abordé des questions de communication, mais en les énonçant autrement. À nous de relire leurs travaux et de discuter avec eux, non tant d'ailleurs par publications interposées ou dans des colloques que lors de séminaires, de directions de thèse, d'échanges amicaux, c'est-à-dire sans qu'il y ait de pression publique de positionnement. L'interdisciplinarité ne peut dépasser le stade du vœu pieux que lorsque l'occasion nous est donnée de baisser la garde.

MEI. — Quels objets et quels domaines, quels concepts et quels auteurs de la sphère des sciences sociales pourraient selon vous favoriser des rapprochements fertiles entre ces deux traditions disciplinaires ?

Marc AUGÉ. — Assez évidemment, les technologies de l'information et de la communication connaissent un développement qui ne peut que rapprocher les traditions disciplinaires. Quand l'anthropologue porte son regard sur le monde contemporain (dont relèvent au même titre des paysans africains, des Indiens déplacés dans les périphéries des métropoles d'Amérique latine ou des citadins européens), il constate que, de façon plus ou moins accentuée, les "cosmotecnologies" se sont substi-

tuées aux cosmologies traditionnelles : elles distribuent le sens sur les relations entre individus, ou tout au moins elles y prétendent, et l'analyse de ce phénomène relève aussi bien de l'anthropologie (car elles mettent en cause son analyse des systèmes symboliques) que, bien évidemment, des sciences de la communication. La vieille dualité "rapports de force, rapports de sens" reste utile, indispensable même à une époque où la notion de message aspire à la neutralité. L'anthropologie des mondes contemporains (qui ne doit renier aucun des héritages de la discipline mais qui prétend s'appliquer aux terrains les plus représentatifs de notre modernité), la sociologie de Pierre Bourdieu, qui procède toujours d'une préoccupation d'ordre anthropologique, me paraissent les interlocuteurs privilégiés des sciences de l'information et de la communication.

Jacques PERRIAULT. — Si l'apport de l'anthropologie aux sciences de l'information et de la communication est facile à cerner, il n'en va pas de même en sens inverse. Non pas que cet apport n'existe pas, mais un rétablissement de la balance des échanges pourrait bénéficier aux deux disciplines. De façon générale, les SIC sont familières avec les faits sociaux et techniques d'information et de communication, ce qui suggère de possibles couplages d'équipes relevant de l'une et l'autre discipline pour les étudier. Les travaux des SIC sur les usages, les dispositifs, les espaces publics, les systèmes d'information pourraient être exploités davantage par les anthropologues. Faut-il rappeler qu'en France, aussi bien qu'aux États-Unis, la science de l'information a trouvé une de ses origines dans l'exploitation des corpus en archéologie et en anthropologie, ainsi qu'en témoignent les travaux de Jean-Claude Gardin et de Dell Hymes.

La notion de machine à communiquer, proposée par Pierre Schaeffer en 1970, est de nature à jeter un pont entre les deux disciplines. Une telle machine, selon sa définition, produit, stocke et diffuse des simulateurs, constitués aujourd'hui de pixels et d'ondes sonores, que l'Homme interprète. Le grand avantage de cette notion, que je préfère à celle d'hyper-réalité, est de découpler la partie strictement technique (production, diffusion, stockage) de la fonction interprétative, propre à l'Homme, qui renvoie à la sémiotique, aux représentations et aux croyances.

Yves WINKIN. — Pour que des rapprochements fertiles aient lieu entre deux disciplines, il faut avant tout des "passeurs", c'est-à-dire des chercheurs reconnus par leurs pairs dans l'un et l'autre univers, qui osent proposer des échanges et des hybridations. Claude Lévi-Strauss aurait pu jouer ce rôle en France : on se souvient des quelques pages de l'*Anthropologie structurale* consacrées à la communication, « un concept unificateur grâce auquel on pourra consolider en une seule discipline des recherches considérées comme très différentes ». Mais son appel est venu trop tôt (1958). Quelques rares anthropologues, comme Georges Balandier et Marc Augé, l'ont repris à leur manière : opération courageuse, qui a failli leur coûter très cher au sein de la discipline. En sens inverse, personne en communi-

cation n'a un prestige tel aujourd'hui qu'il pourrait être entendu par les anthropologues. Est-ce à dire que les "interfécondations" sont impossibles ? Non, mais il faudra se résoudre à travailler dans les marges, sans reconnaissance avant longtemps de la part de l'anthropologie – la communication, quant à elle, ne peut rien légitimer du tout, vu son faible statut symbolique (qu'elle ne renforce d'ailleurs guère en acceptant en son sein des opérations aussi douteuses que la médiologie, la PNL, etc.). Mais reprenons sur un ton moins désabusé.

Je pense que la communication doit s'allier à l'anthropologie pour établir ou renforcer des domaines comme la communication interculturelle (aujourd'hui aux mains de la psychologie culturelle et des sciences de l'éducation), la communication pour le développement (aujourd'hui aux mains d'"experts" qui ont des réponses mais pas de questions), ou encore la communication entre l'homme et l'animal (aujourd'hui aux mains de quelques philosophes et de quelques éthologues). Ce sont des domaines très importants, par les contributions qu'ils pourraient offrir à la Cité, mais encore délaissés. Il y aurait là de superbes opérations intellectuelles, sinon institutionnelles, à mener. Il faudrait quelques jeunes, en anthropologie comme en communication, qui oseraient s'imposer. J'ai bon espoir pour le domaine de la communication entre l'homme et l'animal : les alliances que passent aujourd'hui des anthropologues comme Frédéric Jouliau avec des chercheuses en communication comme Véronique Servais sont porteuses d'avenir...

MEI. — Au tournant des siècles, voyez-vous des challenges sociaux et théoriques qu'anthropologie et communication peuvent ou doivent relever, séparément ou pourquoi pas ensemble ?

Marc AUGÉ. — Le défi que la recherche peut essayer de relever tient aux contradictions de notre monde lui-même. Les inégalités s'accroissent quand le monde, dit-on, s'uniformise. Ce "dit-on" est un objet privilégié d'analyse. Il prend place dans un monde envahi par les "images", au sens large (ce sens lui-même est un objet d'étude). L'enjeu, c'est la survie des rapports de sens, ni plus, ni moins.

Jacques PERRIAULT. — La mondialisation des échanges, le développement d'Internet mettent en relief la diversité des conceptions du monde et obligent à identifier la pluralité des modèles de connaissance qui coexistent sur la planète. La maîtrise des réseaux numériques sollicite des fonctions intellectuelles spécifiques et accentue la nature procédurale du savoir. La communication horizontale que favorise Internet attire l'attention sur l'intervention croissante de la réciprocité dans la construction des savoirs. Celle-ci est autre chose que l'échange auquel on s'est principalement intéressé jusqu'à présent dans la lignée des travaux de Marcel Mauss sur l'esprit du don, conçu comme un rapport de propriétés. La réciprocité implique responsabilité et confiance et entretient des relations encore mal connues avec le lien social. À l'issue d'une construction réciproque de savoirs, les partenaires sont différents, ce

que suggère, par exemple, le terme de travail “collaboratif” sur les réseaux numériques à distinguer de “coopératif”.

L'étude des modèles culturels de connaissance et de leur infléchissement par la pratique des réseaux numériques constitue un programme de recherche auquel pourraient travailler ensemble les anthropologues de la connaissance et les chercheurs en information et communication. Les anthropologues savent comment une société produit et organise sa culture et ses connaissances. Des pionniers tels que Walter Conklin, Claude Lévi-Strauss, Jack Goody ont ouvert la voie. Un milieu se constitue actuellement sur ce sujet, on y rencontre des chercheurs européens de disciplines diverses, tels que Antoine Danchin, Gaston Pineau, Baudouin Jurdant, Alain Le Pichon, Jean-Marc Lévy-Leblond, Umberto Eco, Dominique Temple, ainsi que des chercheurs chinois et africains. L'intérêt mondial porté au développement des logiciels libres constituerait un terrain privilégié pour observer la diversité des modèles de connaissance ainsi que le rôle de la réciprocité et du lien social dans leur développement.

Yves WINKIN. — Aujourd'hui, les relations entre anthropologie et communication vont essentiellement de celle-là vers celle-ci ; le *challenge* sera d'équilibrer progressivement la balance des échanges. La communication pourrait apporter beaucoup à l'anthropologie, notamment en la rendant plus disponible encore aux problématiques contemporaines. L'anthropologie occidentale reste encore majoritairement une discipline tournée vers les aspects traditionnels des sociétés lointaines (lointaines par rapport à l'Europe ou à l'Amérique du Nord). Il existe bien une anthropologie “endotique”, une anthropologie du proche, une anthropologie de la France, etc. Mais ses représentants sont encore souvent considérés par leurs collègues comme des anthropologues “exotiques”, ou plutôt excentriques, à la fois excentrés et marginaux. Anthropologues contemporanéistes et chercheurs en communication devraient s'épauler pour refonder une vaste anthropologie de la communication, qui se penserait comme une anthropologie *par* la communication. Mais je m'arrête ici : je prêche vraiment trop ouvertement pour ma chapelle...